

Mustafa ‘Abd al-Rāziq tel que je l’ai connu

Ṭāhā Ḥusayn

J’avais seize ans lorsque je le rencontrai pour la première fois. Il venait alors rendre visite à trois de ses compagnons d’al-Azhar, parmi lesquels se trouvait mon frère. Ils habitaient des chambres voisines dans l’un de ces quartiers où les étudiants d’al-Azhar occupaient presque tout le ḥawsh ‘Aṭī. Lorsque des visiteurs arrivaient, ils se réunissaient dans la chambre de l’un d’eux ; cette fois-là, la réunion eut lieu dans la nôtre.

Je reçus de lui une impression profonde : une voix chaleureuse, une parole sincère, un discours doux, qu’il n’élevait jamais au-delà de la mesure. Il était peu enclin aux gestes, d’une activité modérée, et se distinguait de ses compagnons par une gravité calme et rassurante, rare chez les jeunes, mais propre aux hommes d’âge mûr et à ceux que l’expérience a déjà façonnés. Il était d’une parfaite urbanité, d’une modestie accomplie ; il ne dépassait jamais la juste mesure dans ses paroles ni dans ses actes. Sa nature l’y portait, et il imposait cette retenue à ceux qui s’asseyaient auprès de lui ou conversaient avec lui, comme s’il déposait dans leurs âmes et sur leurs langues quelque chose de sa dignité et de son apaisement intérieur. Ils parlaient alors avec sa lenteur réfléchie, riaient avec sa retenue, échangeaient avec lui des propos sérieux, mêlés parfois de quelques plaisanteries empruntées aux anecdotes des cheikhs d’al-Azhar.

Il s’écoula un certain temps avant que le lien entre lui et moi ne se resserrât. Il était déjà sur le point de quitter le rang des étudiants pour accéder à des horizons plus élevés, tandis que je n’étais qu’au début de mes études et que je n’avais passé à al-Azhar que deux ou trois années. Ses compagnons le retrouvaient aux cours de l’Imam, puis, à la nuit tombée, allaient lui rendre visite dans sa demeure d’Abdīn. Lorsqu’ils revenaient, ils parlaient de lui, de ses frères, et de ceux qu’ils rencontraient chez lui parmi les notables ; ils se délectaient de ces récits, sentant qu’ils les élevaient d’un degré au-dessus de leurs condisciples.

Ces compagnons se distinguaient déjà par leur intelligence, la solidité de leur formation et leur habileté à discuter avec les cheikhs. Il est fort probable que ce soit cela qui attira vers eux Mustafa ‘Abd al-Rāziq. Il tenait en effet à lier sa destinée à celle de ceux qui aimaient véritablement le savoir et s’y distinguaient, trait qu’il tenait sans doute de son père et de son maître, l’Imam, tous deux convaincus que l’amour sincère du savoir était chose rare en Égypte, et qu’il fallait le rechercher chez les étudiants d’al-Azhar comme chez les autres jeunes gens. Cette disposition accompagna Mustafa ‘Abd al-Rāziq tout au long de sa vie : il se lia à nombre de ceux qui se distinguèrent dans la quête du savoir, parmi les azhariens, parmi les élèves de l’École de la magistrature, puis parmi les universitaires, malgré la diversité de leurs origines et de leurs milieux.

Il ne connaissait pas un étudiant sincèrement épris de science sans aller vers lui, nouer avec lui des relations étroites, l’approcher, lui ouvrir son cœur, son esprit et même sa maison. Je

n'oublierai jamais ce groupe qu'il forma parmi les meilleurs étudiants d'al-Azhar, et pour lequel il institua une réunion hebdomadaire, chaque vendredi soir. Ils se retrouvaient dans l'une des chambres d'étudiants, dans un quartier de Khān al-Khalīl ; chacun y présentait des exposés sur des sujets variés, tous tournés vers la réforme à laquelle l'Égypte entière aspirait, et vers la réforme d'al-Azhar en particulier, après que l'Imam eut allumé, dans le cœur de la jeunesse la plus brillante, la flamme de la révolte contre la stagnation séculaire à laquelle al-Azhar s'était résigné.

Ce qui me frappait le plus dans l'ouverture de ces séances, c'était la manière dont Mustafa 'Abd al-Rāziq les inaugurait. Il se contentait d'invoquer le nom de Dieu et de réciter la Fātiḥa, puis la discussion commençait librement. Quelle ouverture pourrait être plus éloquente et plus pénétrante que le Nom de Dieu et la sourate inaugurale du Livre glorieux ? J'appris plus tard qu'en cela il se montrait fidèle à son maître, l'Imam, qui avait ouvert son Traité de l'unicité par cette même invocation.

Si l'amour du savoir et des étudiants sincères fut la première grande qualité qui marqua toute sa vie, la fidélité en fut la seconde. Je l'ai connu animé d'un amour profond, authentique et constant pour la science et pour ceux qui la servaient ; il les recherchait, les rapprochait de lui, les comblait de bienfaits, les traitait en amis véritables. Je l'ai connu également fidèle envers tous ceux qu'il avait aimés, sans jamais distinguer entre eux, quelles que fussent les circonstances, malgré l'éloignement du temps et des lieux, et quelles que fussent les épreuves.

Il fut fidèle à al-Shāfi'ī, parce qu'il suivait son école juridique et estimait que cette fidélité était pour lui une obligation morale. C'est ainsi qu'il traduisit son Épître et consacra longtemps à son étude. Cette fidélité marqua profondément sa vie intellectuelle et son orientation philosophique, et lui ouvrit des perspectives inédites dans la pensée islamique. Son étude des fondements juridiques chez al-Shāfi'ī fit naître en lui une intuition féconde, que ses élèves n'ont pas encore pleinement exploitée, et dont j'espère que certains sauront mesurer la portée dans l'histoire de la pensée musulmane. Il vit en al-Shāfi'ī un philosophe des fondements du droit, de la langue et de l'interprétation des textes, et il relia cette démarche à celle des premiers penseurs musulmans qui, bien avant la connaissance de la philosophie grecque, avaient réfléchi aux principes de la religion, à la justice, à l'unicité divine et aux grands débats doctrinaux. Cela signifiait que les musulmans avaient élaboré une philosophie propre, simple et souple comme l'islam lui-même, avant que la philosophie grecque ne lui apporte sa complexité.

Sa fidélité le conduisit encore à explorer un courant nouveau de la philosophie islamique, d'une importance considérable, si ses disciples savent en approfondir les implications.

Il fut également fidèle aux professeurs français qu'il connut durant son séjour en France, lorsqu'il s'y rendit pour étudier les sciences modernes après avoir acquis sa part des sciences anciennes en Égypte. Il se lia d'amitié avec un jeune professeur français ; lorsque la Première Guerre mondiale éclata et que celui-ci fut appelé sous les drapeaux, laissant son épouse sans soutien, Mustafa 'Abd al-Rāziq la fit passer avant lui-même dans l'aide

financière qu'il recevait, sans hésitation ni relâche, jusqu'à son retour en Égypte. J'appris cette histoire de la bouche même de ce professeur. Lorsque je questionnai Mustafa à ce sujet, il détourna simplement la conversation. Il demeura fidèle à cet ami, et, après la guerre, lorsque se libéra un poste technique en Égypte qu'aucun Égyptien ne pouvait occuper, il s'employa activement à faire nommer cet ami, estimant qu'il en avait la compétence et qu'un tel éloignement pourrait lui apporter consolation après la perte de son épouse.

Cette fidélité lui valut parfois des épreuves, mais il ne s'est jamais soucié des conséquences de la loyauté, qu'elles lui soient favorables ou non. Ainsi, lorsque Sa'd Zaghlûl était exilé et que son épouse recevait les visites de solidarité au Caire, Mustafa, issu d'une famille proche des Libéraux constitutionnels, farouches adversaires de Sa'd, et alors inspecteur judiciaire au ministère de la Justice, n'hésita pas à déposer sa carte chez Sa'd lors d'une fête. Il en fut sanctionné, mais le Premier ministre Tharwat Pacha intervint pour réparer l'injustice.

La bienfaisance envers les étudiants, et plus largement envers tous ceux qui étaient dans le besoin, fut la troisième grande qualité de Mustafa 'Abd al-Rāziq. Je n'ai jamais connu cœur plus compatissant envers les pauvres, ni âme plus sensible à la détresse, ni main plus prompte à donner. Lorsqu'il enseignait à la Faculté des lettres de l'Université du Caire, alors que j'en étais parfois le doyen, il assumait personnellement les frais d'études d'étudiants démunis que les règlements ne permettaient pas d'exempter. Un jour, je lui dis qu'il risquait de ne rien lui rester de son salaire ; il sourit et me dit cette phrase que je n'ai jamais oubliée : « Que veux-tu que nous fassions de ces étudiants ? Les laisser détourner le dos à la science sous nos yeux ? »

Je ne l'ai vu se mettre en colère qu'une seule fois, lorsque des professeurs étrangers s'ingérèrent de manière insistante dans des affaires qui ne relevaient pas d'eux. Alors seulement il éleva la voix et mit fin à cette ingérence.

Il fut fidèle, digne, charitable, d'une générosité naturelle de caractère, d'âme et de cœur. Jamais je ne l'ai vu s'écarter de ces qualités, depuis le jour où je l'ai connu jusqu'à celui où la mort nous a séparés. Elles imprégnaient sa parole lorsqu'il parlait et son art lorsqu'il écrivait. Lisez ce livre, qu'il ait été écrit dans la jeunesse ou dans la maturité, dans les jours faciles ou dans les temps difficiles : vous y retrouverez toujours la même sérénité, la même bienveillance, la même mesure.

Il ajoutait à ces qualités, dans son écriture, un soin extrême apporté d'abord à la pensée, puis à son expression. Il haïssait la précipitation, dans la parole comme dans l'action. Son goût pour la lenteur réfléchie faisait parfois l'objet de plaisanteries : il arrivait souvent en retard aux réunions, tandis que ses collègues attendaient son arrivée avant de commencer. Mais dès qu'il apparaissait avec son sourire lumineux, l'impatience se dissipait en rires.

Cette lenteur se retrouvait dans son style : rien d'âpre ni de prématuré, aucun mot déplacé, aucune expression maladroite. Sa prose coulait paisiblement, comme l'eau claire d'un ruisseau. Je comparais son écriture au travail d'un joaillier, patient et minutieux, qui polit son œuvre jusqu'à la rendre belle et harmonieuse.

Je me souviens d'une communication qu'il présenta lors d'un congrès d'orientalistes à Leyde. Le temps de parole était strictement limité à vingt minutes. Lorsqu'il commença à parler de sa voix douce et calme, l'attention gagna d'abord les oreilles, puis les cœurs, puis les esprits. Il jetait parfois un regard souriant vers le président de séance, comme pour demander s'il pouvait continuer ; et il continua, jusqu'à dépasser quarante minutes, sans que personne ne songe à s'en plaindre.

Si je laissais libre cours à mes souvenirs, je ne trouverais ni terme ni limite à ce que je pourrais dire de lui. Il ne s'est pas passé un jour sans que je pense à lui, ni une semaine sans qu'il m'apparaisse en rêve, tel que je l'ai connu.

Je m'arrête donc ici, pour me consacrer à la méditation silencieuse de cet ami cher, et pour te laisser, lecteur, à la lecture du témoignage le plus sincère qu'un frère ait jamais rendu à son frère, et de l'un des écrits les plus généreux de notre époque moderne.

Ṭāhā Ḥusayn